

COCKPIT CRITIQUE CLUB

DÉDALES de Charles Burns, Éditions Cornélius, Collection Solange, 2019

1 - Ferme-t-on jamais le livre ?

Qu'est-ce qui se passe dans le livre ? A part les images, qui défilent sous le regard, sur des pages non numérotées d'un papier épais, qui sent l'encre, et dont l'encre sent la couleur...

L'auteur de bande dessinée américain Charles Burns était devenu depuis *Black hole*¹ le maître de notre noir et blanc mental. Car il n'avait pas, comme le dit le titre du dessin animé auquel il a participé, *Peur(s) du noir*².

Passé tardivement à la couleur, en 2010, avec sa trilogie *Toxic*, il a alors vernis nos psychés de ces pâtes veloutées en demi-ton, pulsant d'une intensité dangereuse. Son entrée en couleur atteint un point culminant avec les albums de cette nouvelle série, *Dédales*, dont le tome I a été publié en 2019, en France, en première mondiale, par les éditions Cornélius.

Je voudrais traduire cette expérience de lecteur que j'ai retrouvé à la découverte du second opus qui paraît en librairie, et qui se manifeste par le sentiment que ces couleurs ont une odeur, qui enrichit la puissance d'impression mentale de chaque image.

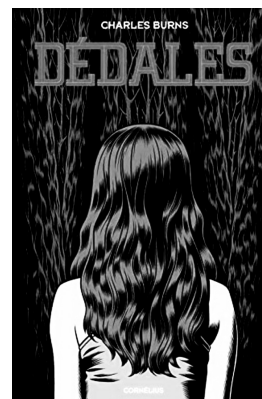
Face au dessin de Charles Burns, me revient la réflexion du psychanalyste Pierre Fédida reprise par Georges Didi-Huberman, dans *Gestes d'air et de pierre*³ : les images dans le rêve s'apparentent plus au souffle qu'à la vision, car ce sont des images vues sans recours à l'appareil optique. On sent dans le dessin de Charles Burns vibrer le souffle de l'image qui respire en nous, une image de bande dessinée qui a à voir avec le rêve plus qu'avec la machinerie optique. *Dédales* est un conte qui souffle une histoire en images, un récit soutenu par l'odeur de l'encre d'imprimerie, l'odeur du livre.

Je tourne les pages pour lire ce qui se passe dans le livre, sans me rendre compte que le livre me lit, par les ouvertures qu'il découvre en moi, par les images, ce qu'elles me renvoient, ce qu'elles font résonner en moi, mais aussi par la pesanteur et la texture du papier, et par les couleurs choisies, qui me déplaisent et pourtant me fascinent, car elles me font voir, comment le dire ? ce désir inassouissable de l'autre.

Ces couleurs me font sentir le grain de la peau des personnages qui s'aiment sans pouvoir, sans savoir se le dire, sans savoir même à quoi cela sert de s'aimer - ou comment on fait, quand on s'aime, puisqu'ils sentent, (on parle bien de sentir une odeur?), que c'est une catastrophe de s'aimer, comme l'arrivée d'une créature extraterrestre dans le ciel. On ne devrait pas se réjouir, on devrait apprendre à y faire face, mais personne ne sait, un amour, c'est toujours une adolescence où tout arrive dans un monde où rien n'est prêt, c'est de cette hantise qu'est fait le livre, hantise qui m'entête comme cette odeur de renfermée, contrepartie de tout refuge.

Cette odeur de livre frais, c'est cela qu'on ouvre du livre, dans lequel on entre, afin que ne cesse de s'ouvrir à l'intérieur du refuge, cela qui s'ouvre pour se refermer sur nous et nous protéger du monde, nous permettre de nous enclorre, de constituer le cocon nécessaire à la métamorphose, pour ressortir à nouveau, une fois fermé le livre...

Mais fermera-t-on jamais ce livre, *Dédales* ?



Lancelot Hamelin

1 Charles BURNS, *Black hole*, 2006, Delcourt.

2 *Peur(s) du noir*, film d'animation réalisé par Blutch, Charles Burns, Marie Caillou, Pierre di Sciutllo, Lorenzo Mattotti, Richard McGuire, 2008, Prima Linéa Production.

3 Georges DIDI-HUBERMAN, *Gestes d'air et de pierre : corps, parole, souffle, image*, 2005, éditions de Minuit.